

MASQUES ET GRIMACES

Les Impuissants

Rien n'est plus rare qu'une façon propre et personnelle de sentir et d'écrire.
H. TAINÉ.

Il était grand, plutôt blond; une physiologie douce, une moustache naissante, et de très longs cheveux; des yeux distraits, non de ces yeux empreints d'une nuance de rêve qui, en les approfondissant, leur donne l'éclat lointain, le charme indéfinissable, un peu de l'émoi des âmes sensibles, mais un de ces regards indifférents qui s'arrêtent sans insistance sur les nouveautés de l'heure, les menus faits de la vie quotidienne, et qui transmettent à l'esprit autant d'images diverses, comme ces désirs sans raison que souhaitent de minuscules caprices d'enfant volontaire, et qu'un geste désillusionné écarte bientôt. Dans le monde, il affectait une tenue roide et des gestes étudiés. L'épithète de Nietzsche l'eût ravi, et le titre d'habitant de la planète où existe la « surhumanité » l'eût tenté. Mais, au fond, c'était un timide, non par réserve naturelle, mais par insuffisance d'éducation. Un psychologue attentif aurait diagnostiqué en lui un esprit sans acuité, une âme sans aspirations, un de ces individus insignifiants que l'on coudoie chaque jour, et qui ne portent sous une apparente dignité, dans la recherche de leur mise et le facile dédain du vulgaire, que le seul prestige des revenus paternels.

Comment la carrière artistique de compositeur attira-t-elle ce jeune homme? Cela reste sans doute un des mystères de son existence. Cédait-il à la voix charmeresse et impatiente des Muses, ou éprouva-t-il une propension de tout son être vers des beautés soupçonnées? Ou bien crut-il, lui aussi, moissonner dans les champs où tant d'autres recueillent les lauriers d'une gloire capiteuse? De telles intuitions apportent à l'art des apôtres ou des parasites: le temps consacre des uns les pensées immortelles; il ternit des autres, au bout de quelques lustres, l'éclat trompeur des divagations. Bref, il voulut, lui aussi, gravir les pentes du Parnasse.

Longtemps, il pâlit sur les réalisations harmoniques; il pénétra peu à peu les arcanes du contrepoint double, triple, rétrograde, et pendant deux ans, il jalonna régulièrement son existence de deux fugues hebdomadaires. Ce labeur préliminaire n'effraya, ni n'impacienta sa bonne âme scrupuleuse et docile. Il suivit ponctuellement les recettes infaillobles élaborées en de doctes ouvrages. Confiant dans l'aboutissement fatal de tant de travaux, notre jeune homme, avec une candeur touchante, ne douta pas que les Muses ne daignassent enfin récompenser tant de généreux efforts. Un jour enfin, il crut que le lambeau du génie illuminait sa juvénile inspiration. Il voulut oublier un instant les chemins ardu des contre-sujets, l'ingénieux mécanisme des strettes, et labo-

rieusement édifier une composition musicale. Cela avait nom: *Nuit de Walpurgis*. En exergue du manuscrit, on lisait ces vers, de Verlaine, qui vraisemblablement avaient inspiré son élucubration:

C'est plutôt le sabbat du second Faust que l'autre,
Un rythmique sabbat, rythmique, extrêmement
Rythmique...

Sans doute, notre compositeur connaissait assez les courants de mode, et opinait inconsciemment dans le sens des manies du jour; sans faire preuve de psychologie, il usait de malice. En mettant son œuvre sous le patronage d'une célébrité littéraire, il pouvait augurer un peu d'estime, et même d'admiration, sinon quelque succès de snobisme. Qui donc voudrait associer dans son dédain et sa réprobation l'inspirateur et l'inspiré, le Maître et l'adorateur, l'auteur illustre et incontesté, et l'inconnu, non moins illustre, mais d'un talent non moins incontestable que celui de qui il tient l'activité créatrice? Et puis, l'équivoque est le refuge des âmes falotes et des désirs subreptices.

Si le public trouve quelque obscurité, il ne pourra s'en prendre qu'à son manque d'initiation, à l'insuffisance de ses lumières, à l'impuissance de ses intuitions, et non à la dialectique de son favori. Et c'est en ces circonstances seules que le public esquisse de tels actes d'humilité. Donc, sans tirer de ces prémisses et de ces considérations, qu'il n'avait point posées, un argument quelconque, ou des conclusions avantageuses, il devait vaguement la mentalité de ceux à qui il devrait le succès. Et il rêvait d'une audition sensationnelle; on y fêterait le jeune auteur récemment révélé; la critique le couronnerait de fleurs, et il se targuait de réflexions louangeuses du public, de ses impressions en « bleu majeur »: « Avez-vous entendu, mon cher, l'œuvre du jeune X...? Quelle puissance et quelle science chez ces jeunes! Comme l'on sent la maîtrise des nouveaux auteurs à manier les masses orchestrales, à enrichir sans cesse l'art musical de nouveaux chefs-d'œuvre de leur palette sonore: Oui, mon cher, on crie partout à la décadence, croyez-vous sérieusement que nous baissons quand on entend se révéler de telles énergies?... Et quel poète admirable que ce Verlaine pour insuffler à nos artistes toute la subtilité de son esprit complexe et délicat!... » Et une fois de plus, Verlaine assumera la magique puissance du génie communicatif. Pauvre Lelian!

Son œuvre polie, et repolie, orchestrée, achevée, le jeune homme, tout frémissant d'illusions, s'en fut la soumettre à l'un des maîtres du jour, compositeur notoire de quelques opéras favorablement appréciés. Très philosophe et très pacifique, cet excellent homme, qui connaissait les appétits de nos générations, était incapable d'annuler les belles espérances juvéniles prématurément écloses. Le manuscrit fut étalé sur la table de travail. Le maître le parcourut avec sympathie.

— Evidemment, c'est très bien, dit-il de cette façon insouciant et sur ce ton protec-

teur qu'affectent les grands et les blasés, vous avez même déployé dans ces pages une science du contrepoint et une sûreté de touche tout à fait étonnantes... Et des hardiesses!... Oh! ces jeunes!... Ils veulent tous démonter la dernière audace harmonique de X, ou la récente conquête dissonante de Z!... Permettez-moi cependant une légère restriction: Vous manquez d'originalité. Tout ceci, c'est du déjà entendu; vos thèmes sont trop poncifs, malgré les artifices harmoniques qui les entourent, beaucoup de procédés d'école; ça et là quelques plagiat,... mais enfin, vous êtes excusable: les plus grands furent des plagiaires avant que d'être des maîtres... Somme toute, votre travail est plus qu'honorable, et je suis certain que vos prochaines compositions seront des œuvres profondes, robustes et émouvantes, je n'ose dire des chefs-d'œuvres... Au revoir, mon cher ami. Tout chemin mène à Rome, dit-on. Vous irez plus loin, vous, oui, plus loin que la Villa Médicis. Lisez, méditez, écoutez beaucoup, et suivez la voie qui s'offre à vous. Elle vous mènera aux radieux sommets de l'Art! »

L'auteur de tant d'éloquence souriait paternellement. Le jeune homme, en face des évocations qui caressaient ses intimes ambitions, sentit comme une ivresse envahir ses sens. Des lambeaux de phrases tourbillonnèrent en son cerveau. Troublé, il trébucha sur un tapis, s'excusa gauchement, et se retira en balbutiant des mots de reconnaissance...

A quelque temps de là, muni de certaine recommandation, il alla audacieusement frapper à la porte d'une sommité de l'art musical. C'était un maître froid, un esprit austère et renfermé, une âme droite jusqu'à l'inflexibilité. Pour lui, l'art était le réceptacle intime de toutes les beautés, la lueur voilée et mystérieuse qui révèle les émaux et les gemmes du temple inviolable que sont nos âmes, le sanctuaire enfin irisé de tous les rêves, sanctifié par tous les sacrifices, au seuil duquel doit s'arrêter la foule orgueilleuse de tous les déments du snobisme et de tous les mollusques de l'art.

Le maître parcourut quelques pages: « Pardon, dit-il brusquement, je ne vois pas bien de quoi il s'agit. Rythmiez-vous une marche de fantoches? »

Le jeune homme ne sentit pas la mordante ironie de ces mots:

— Maître, rectifia-t-il gravement, j'ai cueilli cette impression dans l'admirable *Nuit de Walpurgis* de Verlaine, le poète étonnant dont la langue...

— Oh! encore de la musique à prétentions littéraires.

L'appréciation du maître fut extrêmement réservée.

— Mon ami, lui dit-il, le travail purement technique auquel vous vous êtes livré depuis des années vous a tari l'inspiration si toutefois vous en eûtes jamais. Vous vous êtes stérilisé en ne voulant voir uniquement dans l'art musical qu'un prétexte à d'habiles combinaisons et à de savantes stratégies. Et aujourd'hui, — est-ce parce

LA FONDATION GUILMANT

que vous avez abandonné ce guide d'une ligne impersonnelle qui vous a été imposée durant vos études, ou par pure réaction ? —, vous écrivez des pages amorphes, des mélodies qui ne sont même pas informées pour cristalliser une émotion que vous n'avez pas éprouvée ! Sachez que pour écrire, il faut avant tout avoir quelque chose à exprimer. Ah ! vous ne savez pas, jeune homme, ce que peut coûter de peines et d'amertume la naissance d'un chef-d'œuvre !

Croyez-moi, ce n'est pas le plaisir banal ou le but inavoué de posséder la gloire, un nom dans le monde et sur l'affiche des grands concerts, ou tout cela réuni, qui doit vous pousser à noircir du papier et à vous perforer le cerveau. Avant de saisir une plume, ayez une émotion à reproduire, un peu de beauté à exhiler...

Et comme poursuivant une pensée, le maître ajouta :

— Voyez ce beau crépuscule !...

On était aux derniers jours d'Octobre. La lumière baissait lentement. Une buée bleuâtre estompait les choses, les arbres immobiles au feuillage mordoré, les blanches statues du parc. Une à une, sans hâte, comme pour mieux prolonger leur vie par une capricieuse et suprême course dans l'espace tiède, les feuilles tombaient... Au loin, le ciel reflétait encore le drame des déclinés. Une pièce d'eau gardait de vagues reflets de cette ardente féerie d'or et de pourpre. La paix et l'ombre descendaient, engourdissant les êtres, et répandant par dessus tout leur bonté immense, cette indicible bonté des jours d'automne si doux et si suaves, qui feraient presque regretter que la vie ne s'écoulât point dans un automate perpétuel...

— En effet, maître, répondit le disciple avec réflexion, la température est excellente pour la saison.

Le maître se mordit les lèvres. Il comprit alors l'abîme qui le séparait de ce jeune homme oiseux et inoffensif, incapable de sentir, de s'émouvoir au rayonnement d'une beauté, sinon pour le rapprocher des vaines contingences : Le cœur était aride comme ces terres ravinées que le soleil dessèche et que la pluie inonde sans féconder.

Et le jeune homme, descendant de la retraite très douce du maître où vibraient tant de rêves insoupçonnés, murmura : c'est un pédant !...

Il se perdit dans la foule... Je n'entendis plus parler de la *Nuit de Walpurgis* ni de son auteur. Je présume qu'il ne put ravir l'étincelle divine au feu de Zeus, et que l'œuvre alla trouver l'oubli nécessaire dans les lointaines nécropoles où reposent tant d'ambitions anéanties et d'espérances brisées.

Je n'épilogue point sur les conséquences d'une résolution dont je ne devine les causes que fort vaguement : elle eût pu être celle d'un sage, elle demeure à mes yeux celle d'une nature accommodante, sans ténacité et sans rancœur, qui ne comprit probablement point la portée de son geste et la noblesse de son désintéressement.

Albert LAURENT.

L'article : *Alexandre Guilmant sera-t-il statué malgré lui ?* paru dans le *Monde Musical* du 30 avril, nous a valu de nombreuses lettres et visites d'organistes très vivement intéressés par notre proposition.

Nous croyons pouvoir dire qu'elle répond au sentiment général des musiciens et des disciples du maître organiste et que tous, — même ceux qui n'excluent pas complètement l'idée d'un monument — ont compris l'utilité d'une belle fondation musicale portant le nom d'Alexandre Guilmant.

Il convient donc, aujourd'hui, de préciser le but de cette fondation.

Le voici :

1° Placer à l'intérieur du Trocadéro, au-dessus de la tribune ou sur sa face antérieure, un beau médaillon en bronze de Guilmant.

Ce médaillon aurait l'avantage d'être dix fois moins coûteux qu'un « monument » ; d'être vu par les milliers de personnes, qui emplissent la vaste salle, chaque fois qu'il s'y donne un concert ou une solennité quelconque ; enfin, de pouvoir être reproduit en un nombre illimité de moulages que se procureraient les amis et admirateurs du maître.

L'exécution de ce médaillon pourrait être confiée au sculpteur, auteur du projet du monument.

2° Donner annuellement (ou plus souvent si les ressources disponibles le permettent) un concert d'orgue, dont le programme comprendrait une ou deux grandes œuvres classiques, quelques œuvres modernes et une pièce de Guilmant.

Comme le fait très justement observer un de nos correspondants, M. Félix Fourdrain, ce concert ne devrait pas être un récital d'orgue seul, le public étant généralement assez réfractaire à ce genre d'audition, mais admettre quelques pièces vocales ou instrumentales accompagnées à l'orgue. Il est certain qu'un Ysaye, un Casals, un Thibaud, ou un chanteur de grand style, apporteraient au solo d'orgue, une très noble et très heureuse diversion.

L'exécution du programme serait assurée par deux organistes : l'un choisi parmi les maîtres de l'école française, l'autre parmi les « jeunes ».

Le concert serait donné tantôt au Trocadéro, tantôt à la salle Gaveau, peut-être aussi dans une grande ville de province, ou de l'étranger, où nos organistes auraient avantage à se faire connaître.

3° Encourager (sous une forme à déterminer), et quand les ressources de la Fondation le permettront, la composition et l'édition des œuvres pour grand orgue.

4° Etablir un lien de solidarité et de camaraderie entre les organistes et maîtres de chapelle, défendre leurs intérêts, leur venir en aide en cas de détresse, de besoin ou de maladie.

La Fondation Guilmant serait constituée :

1° A l'aide d'un premier capital initial, par

l'affectation à la *Fondation* des souscriptions prévues pour le monument.

(Beaucoup de personnes, qui ont refusé de souscrire pour le monument, ou qui n'ont donné qu'une petite somme, nous ont déclaré qu'elles puiseraient aussi largement que possible dans leur bourse pour la Fondation).

2° Ce capital initial serait susceptible d'être grossi par la suite, au moyen de dons, legs, subventions, cotisations, recettes de concerts, etc.

Telles sont les grandes lignes de l'œuvre qui nous paraît, en perpétuant le nom de Guilmant, suivre le mieux l'exemple de sa vie.

Il se présente aujourd'hui une occasion unique, et qui ne s'offrirait peut-être plus jamais de faire œuvre utile en faveur d'un art que Guilmant adorait et qui a besoin, plus que jamais, d'être protégé.

Aux Musiciens, aux Organistes de le comprendre, et de se prononcer.

A. MANGEOT.

“ Hélène de Sparte ”

CHATELET (Saison de Paris). — « Hélène de Sparte », tragédie en quatre actes de M. Emile Verhaeren ; musique de M. Déodat de Séverac ; décors et costumes de M. Léon Bakst ; mise en scène de M. Sanine.

L'avouerais-je, je ne prise que médiocrement, tout en m'efforçant de le respecter, le postulat de la tragédie de M. Emile Verhaeren, postulat quelque peu arbitraire qui, à un sujet antique superposé de la façon la plus inattendue, un drame psychologique, du modernisme le plus accusé, modernisme moins encore dans les faits eux-mêmes, que dans le développement des idées et des sentiments ; et qui fait les personnages s'exprimer, penser, et guider leurs actes suivant des principes que ne connaissent certes jamais les héros de l'Illiade. Cette antithèse est rendue encore plus sensible, j'allais dire plus choquante, par le défaut d'harmonie entre la décoration et, non seulement, l'*Hélène* de l'antiquité, mais même celle de M. Verhaeren. Ces remarques n'excluent ni les beautés éparses, ni la grandeur tragique, de l'œuvre, — où se déchaînent en une ruée bestiale les stupres et les meurtres, — ni, de par ailleurs, l'incontestable valeur artistique des toiles grandioses que brosse le pinceau puissamment imaginaire de M. Léon Bakst, et où se mélangent, pour le plus grand étonnement des yeux, l'admirable, le puéril et l'énorme. La mauvaise humeur de M. Gaston Carraud a caractérisé de façon pittoresque, mais non pas tout à fait injuste, au fond, l'impression d'ensemble : « une tragédie grecque, d'un poète belge, déclamée par une danseuse allemande et un tragédien roumain, dans des décors russes et des costumes tirant sur l'inca et le japonais. »

Et, pour terminer, cette opinion, d'un grand bon sens, de M. de Pawlowski, dans *Comœdia*. « En tout état de cause, ce drame intérieur, purement psychologique, nécessitait l'absence absolue de décors, une pureté de lignes qui, peut-